

L'ACTION SOCIALE ET VISION DU MONDE

André POWNALL

Pour ne pas se perdre, il faut une carte. Le service que nous rend courageusement André Pownall, c'est d'assez simplifier les débats et schématiser les positions d'aujourd'hui et d'autrefois, pour que chacun puisse exercer sa responsabilité. Il ne cache pas son inclination pour une certaine version du modèle « réformé » (au sens théologique, « calviniste », plutôt qu'ecclésiastique), mais ici aussi, tout est proposé, rien n'est imposé...

Les réveils des XVIII^e et XIX^e siècles aux États-Unis et en Grande-Bretagne stimulèrent la création de milliers d'œuvres sociales et provoquèrent de nombreuses réformes. Des chrétiens évangéliques jouèrent un rôle important dans l'abolition de l'esclavage, l'humanisation du système pénitentiaire, l'amélioration des conditions de travail, la création d'écoles populaires... Le réveil évangélique au XIX^e siècle en France produisit des fruits semblables, quoiqu'à une échelle plus modeste.

Au début du XX^e siècle, cependant, il y eut ce qu'on a appelé « le grand tournant¹ ». Les évangéliques, à cette époque, étaient préoccupés par la défense du christianisme historique devant la montée du libéralisme théologique. Ils se concentrèrent sur le salut des âmes, en réaction à l'*Évangile social* de ceux qui prétendaient instaurer le Royaume de Dieu sur terre. Ils abandonnèrent l'action sociale afin de se démarquer des courants socialistes et marxistes qui avaient pénétré les institutions chrétiennes.

Ce n'est qu'en 1974, au *Congrès pour l'évangélisation mondiale* à Lausanne, que l'engagement social regagna « officiellement » sa place dans les préoccupations évangéliques internationales. Cela fut confirmé en 1982 à Grand Rapids (É.U.) lors de la *Consultation sur le rapport entre l'évangélisation et la responsabilité sociale* (dont le texte aura mérité d'être traduit en français) et en 1989 à Manille lors du congrès *Lausanne II*.

Dans cette étude, nous décrivons les différentes visions du monde² qui ont déterminé et déterminent encore le type d'action sociale. Après avoir tenté de les évaluer, nous considérerons leur impact sur l'engagement social.

Une synthèse difficile

Dans l'élaboration d'une vision chrétienne du monde, la difficulté majeure est de prendre en compte des données bibliques qui reflètent des situations culturelles très diverses et dont l'enseignement paraît contradictoire. Combien de bouleversements sur la route du peuple de Dieu sous l'ancienne alliance ! De famille de nomades, il devient peuple d'esclaves, État théocratique et enfin minorité dispersée. Aux exilés juifs, le prophète Jérémie écrit de rechercher la paix de Babylone et de s'y multiplier (29.5ss). L'un des destinataires de cette lettre, le jeune Daniel, est appelé par la suite à assumer des fonctions très importantes au sein de l'administration impériale. Mais quelques années plus tard, un nouveau mot d'ordre retentit : « Sortez du milieu de (Babylone), mon peuple... loin de la colère ardente de l'Éternel » (Jr 51.45) – appel réitéré aux chrétiens en Apocalypse 18.4 !

Les données du Nouveau Testament, elles aussi, sont complexes. L'apôtre Jean, par exemple, nous met en garde contre l'amour du monde (1 Jn 2.15) que Dieu aime pourtant (Jn 3.16), d'une autre manière, bien sûr. Tout en constatant que Satan se comporte en Prince de ce

¹ John STOTT, *Le Chrétien et les défis de la vie moderne*, vol. 1, Méry-sur-Oise, Sator, 1987, p. 11ss.

² N.D.L.R. : façon de percevoir et d'interpréter, consciemment ou non, la réalité.

monde (18.36), il nous rappelle pourtant que le Christ est venu pour sauver le monde (12.47). Le Christ veut que les disciples, que Dieu lui donne du milieu du monde (17.6), ne soient pas ôtés du monde (17.15). Il les envoie dans le monde (17.18) auquel, pourtant, ils n'appartiennent plus (17.16).

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les chrétiens conçoivent le rapport entre le Christ et le monde de plusieurs façons ; ils tentent de prendre en compte le double mouvement du monde vers Dieu et de Dieu vers le monde. L'Église est à la fois un peuple saint, appelé hors du monde, et un peuple envoyé, envoyé dans le monde. Les chrétiens vivent à la fois comme étrangers et citoyens de ce monde (1 P 2.11,17). Malheureusement, cette dualité devient souvent dualisme. Le rapport de Grand Rapids³ relève notre fâcheuse tendance à opposer de manière néfaste le corps à l'âme, la création à la rédemption, la nature à la grâce, la justice à la justification, les œuvres à la foi.

Les chrétiens, aussi, sont souvent loin d'imaginer l'impact de la philosophie grecque et son dualisme sur les Pères de l'Église et les théologiens catholiques, ainsi que sur leur propre vision du monde. Les catégories « sacré » et « profane », « religieux » et « séculier » sont devenus des lieux communs et, du coup, le Royaume de Dieu semble avoir rétréci. Notre Seigneur, cependant, n'est-il pas le Roi de rois et le Seigneur de toutes choses ? C. S. Lewis le dit fort bien : « Il n'existe aucun territoire neutre dans l'univers tout entier : car Dieu revendique chaque mètre carré et chaque dixième de seconde, et Satan lui répond en faisant de même⁴. » Pour éviter le dualisme, nous devons faire l'effort, conscient et constant, de revenir au schéma biblique : création – chute – rédemption – renouvellement.

Afin de saisir l'essentiel des diverses façons de concevoir le rapport entre le Christ et le monde, nous allons suivre la démarche de H. Richard Niebuhr dans son livre *Christ and Culture*⁵. Tout en soulignant la complexité de ce rapport, il discerne dans la chrétienté des réponses-types au problème. Nous allons les reprendre et les présenter sous la forme qu'elles revêtent dans le catholicisme traditionnel (*le Christ au-dessus de la culture*), les mouvements à tendance séparatiste (*le Christ contre la culture*), le courant piétiste (*le Christ et la culture en paradoxe*) et le monde réformé (*le Christ transformant la culture*).

Le Christ au-dessus de la culture

La position du catholicisme traditionnel a été de placer le Christ au-dessus de la culture. Elle cherche ainsi à allier une vision positive de la culture à la loyauté au Christ, et tente la synthèse entre les lois naturelles et les lois de l'Évangile. La culture est voulue par Dieu et édifiée par les hommes en s'appuyant sur la raison. Ses meilleurs produits servent à préparer l'homme à rencontrer Dieu. Pour compléter cette œuvre, le Christ vient dans le monde avec des dons surnaturels et permet à l'homme de s'élever au-dessus du monde matériel et de connaître le bien absolu qui se trouve en Dieu.

« Tu ne commettras pas de vol » est un principe de la raison et de la révélation et qui s'applique à tous. « Vends tout ce que tu as et distribue-le aux pauvres » n'appartient qu'à la révélation ; elle vise une perfection au-delà de la justice humaine et ne s'applique qu'à une petite minorité d'hommes.

L'État existe pour ordonner la société, mais les défaillances de la raison rendent l'intervention de l'Église partout nécessaire. Elle est dépositaire de la loi divine, garante de la culture, rempart des institutions et juge des nations.

³ Lausanne Committee for World Evangelization/World Evangelical Fellowship, *Evangelism and Social Responsibility*, Exeter, Paternoster, 1982, p. 21.

⁴ C. S. LEWIS, « Peace Proposals for Brother Every and Mr. Bethell », in *Christian Reflections*, éd. W. Hooper, Glasgow, Collins, 1981, p. 52.

⁵ New-York, Harper Colophon, 1975.

Le Christ contre la culture

Les mouvements à tendance séparatiste, quant à eux, voient le Christ en opposition ou contre la culture. Ils la refusent, ainsi que sa corruption et sa pseudo-religion, et se séparent du monde par obéissance à Dieu. Le Christ est venu pour arracher les hommes au royaume des ténèbres. Par conséquent, la seule œuvre importante, en attendant la fin de l'ordre présent, est le salut des âmes. La participation aux institutions civiles est sans intérêt car le monde est condamné. La foi en Christ donne la victoire sur le monde.

La raison est suspecte car elle remet en question la révélation divine. Pour devenir vraiment sage, il faut accepter de devenir fou aux yeux du monde. La culture humaine est remplacée par la culture chrétienne, et la Bible sert de code de lois. L'Église est un petit troupeau, une minorité mal comprise et méprisée, sinon persécutée.

Le Christ et la culture en paradoxe

En concevant le Christ et la culture dans une relation paradoxale, les courants piétistes mettent en évidence la tension entre le Royaume de Dieu et le royaume de César d'après la parole de Jésus en Matthieu 22.21. Le chrétien est citoyen des deux mondes. Il est appelé à l'obéissance aux institutions et à la solidarité avec la société, dans la mesure où cela n'implique pas de désobéissance au Christ.

Le royaume de César est le moyen choisi par Dieu pour restreindre le mal. Il est indépendant de l'Église et de l'Évangile. Son pouvoir lui est délégué par Dieu tandis que son organisation pratique est laissée à la discrétion de l'homme. L'utilisation de la force, interdite au disciple dans ses relations personnelles, est tolérée pour le citoyen comme un moindre mal.

Le chrétien participe à la vie du royaume de César non pas en membre de l'Église, mais en citoyen éclairé par l'Évangile. Celui-ci exerce une influence sur les mobiles humains et transforme le comportement des individus, touchant ainsi aux structures de façon indirecte seulement.

Le Christ transformant la culture

La dernière réponse, qui préconise la transformation de la culture par le Christ, cherche à respecter le schéma biblique (création – chute – rédemption – renouvellement), en soulignant à la fois l'étendue de la corruption et l'efficacité de l'œuvre du Christ. La culture n'échappe pas à la souveraineté de Dieu car il n'y a pas de terrain neutre entre le Royaume de Dieu et le domaine occupé par Satan. L'Évangile, à l'instar du sel et du levain, est radicalement différent de la culture mais il la pénètre et la transforme. Le Christ transforme les hommes dans leur culture et c'est justement là où ils peuvent mettre leur foi en œuvre à la gloire de Dieu.

Ce modèle est marqué par l'expérience de la théocratie en Israël et par les interpellations prophétiques des nations païennes (Joël 3 ; Am 1 ; Dn 4). Lorsque l'occasion se présente, comme pour Joseph et Daniel entre autres, il faut la saisir pour promouvoir la justice dans un contexte païen. L'État n'existe pas seulement pour freiner le mal mais aussi pour encourager le bien. L'engagement social est le devoir des Églises comme des individus.

La quadrature du cercle

Ces réponses-types sont manifestement schématiques et l'on peut avoir un peu de mal à s'y retrouver. Mais depuis quelques années, pour plusieurs raisons, on constate une convergence entre évangéliques : une volonté commune de soumission à la Parole de Dieu ; le développement des relations entre les Églises et la mobilité des chrétiens ; l'évolution du contexte national et social par rapport auquel tous doivent prendre position. Alors que le « grand tournant » donna raison aux « séparatistes » et aux « piétistes », on constate

actuellement un mouvement en direction du modèle « réformé ». Il convient toutefois d'être prudent !

En effet, H. Richard Niebuhr conclut qu'il n'y a pas une seule réponse chrétienne⁶, mais plusieurs qui sont le reflet des différentes phases de la stratégie de l'Église militante. L'exemple de l'attitude des chrétiens envers l'esclavage pourrait étayer cette idée. Au premier siècle, les apôtres exhortent les esclaves chrétiens à la soumission et n'émettent aucune critique de cette institution. Au XIX^e siècle, des chrétiens évangéliques mènent une campagne politique contre l'esclavage et provoquent son abolition en Occident. Certains ont du mal à comprendre l'attitude des apôtres alors que tous se félicitent du succès des anti-esclavagistes modernes. Le comportement des apôtres correspond au modèle « séparatiste » ou « piétiste » ; le comportement des anti-esclavagistes au modèle « réformé ». Il serait délicat de critiquer l'attitude des apôtres et erroné de présenter celle des anti-esclavagistes comme la seule vraiment chrétienne, quelles que soient les circonstances.

Le chrétien engagé a une tâche difficile et quadruple :

- 1) repérer les influences culturelles et religieuses qui peuvent déformer sa pensée (nous avons présenté le modèle catholique pour cette raison) ;
- 2) prendre en compte l'ensemble de la révélation biblique dans sa diversité et dans son unité ;
- 3) tirer les leçons de l'histoire ;
- 4) définir une attitude en rapport avec le contexte dans lequel Dieu l'a placé.

Tout chrétien se trouve confronté aux grandes dualités de la vie chrétienne, mais il doit éviter à tout prix de tomber dans le dualisme, en séparant ce qui va ensemble. Le modèle « piétiste » comporte ce danger qui partage la vie du chrétien entre sa vie spirituelle et sa vie quotidienne, entre l'évangélisation et l'action sociale, entre le service de Dieu dans l'Église et le service de Dieu dans la société. Comme il est facile de faire une pyramide des valeurs (le ministère pastoral en haut, la médecine ensuite, le service social, l'administration et enfin, le commerce et l'industrie) et d'oublier l'importance de la fidélité dans le contexte où Dieu nous a placés. *Si Dieu m'appelle* à l'engagement social, je ne dois en rien le considérer comme inférieur à l'engagement dans l'Église !

Pendant longtemps, effectivement, l'engagement social était le parent pauvre de l'évangélisation. La consultation de Grand Rapids⁷ le voit plutôt comme un partenaire à part entière et à dignité égale, même si l'évangélisation doit garder une certaine priorité. La consultation fait aussi la distinction utile entre service social et action sociale⁸, entre le soulagement des besoins individuels et l'action de leurs causes, entre les œuvres de compassion et l'établissement de la justice. Les modèles « séparatiste » et « piétiste » ont favorisé le service social aux dépens de l'action sociale, malgré l'accent très important dans la Bible sur la justice. La Consultation appelle donc les Églises à prendre position sans équivoque là où l'enseignement biblique est clair et à encourager et soutenir l'engagement individuel de leurs membres dans la vie politique.

C'est donc le modèle « réformé – le Christ transformant la culture – qui, à notre avis, est le mieux adapté à notre situation française à la fin du XX^e siècle, malgré certains dangers qui s'y attachent : perte de la spécificité chrétienne, glissement vers l'Évangile social ou théologie de la libération, négligence de la dimension éternelle. Le « réformé » doit prêter toute son attention à l'interpellation de ses frères mennonites en particulier ; notre engagement doit être à la lumière de la croix, avec l'attitude d'un serviteur, au risque du malentendu et du rejet par les hommes.

Notre engagement, aujourd'hui, a lieu dans un contexte nouveau et inhabituel de pluralisme culturel. Bien avant la séparation de l'Église et de l'État (1905), les valeurs

⁶ *Op. cit.*, p. 2.

⁷ *Evangelism and Social Responsibility*, p. 23ss.

⁸ *Op. cit.*, p. 43ss.

chrétiennes étaient déjà sérieusement remises en question, mais maintenant, elles ont perdu leur force de référence principale. Comment transformer la culture dans une telle situation ? Avons-nous le droit même de suivre notre propre conscience, ou devons-nous accepter des compromis dans notre engagement ?

Autrefois en situation de force, les chrétiens étaient tentés d'imposer leurs convictions en légiférant contre les comportements pécheurs : la prohibition de l'alcool aux États-Unis en est un exemple. Actuellement en situation de faiblesse, nous avons tendance à adopter une attitude de laisser-faire et même à nous taire devant le péché et l'injustice.

John Stott nous invite à intervenir par le moyen de la persuasion⁹. Les lois de Dieu sont bonnes en elles-mêmes et universellement valables, car elles répondent aux besoins profonds des individus et de la société et cherchent le bonheur de tous. Le chrétien n'a rien à craindre de la vérité : en s'appuyant sur elle, il peut exposer à la lumière les mythes et les contre-vérités de la société et établir le bien-fondé de ses propres principes par des arguments rationnels. Stott donne, par exemple, des arguments anthropologiques, sociologiques et psychologiques en faveur de l'éthique sexuelle chrétienne. L'observation de la loi par le peuple de Dieu devait pousser les peuples païens à reconnaître la sagesse et l'intelligence d'Israël. Notre lumière mérite de sortir de sa cachette et de trouver sa place sur le chandelier.

Malheureusement notre réflexion et notre action sont assez souvent superficielles. Nous protestons contre la pornographie, l'avortement et l'homosexualité, mais nous ne prenons pas assez au sérieux l'éducation sexuelle, le suivi des mères célibataires et l'accompagnement des malades du SIDA. Nous collectons des fonds pour des projets de développement dans le Tiers-monde, mais nous ne faisons pas l'effort de dénoncer les rapports économiques injustes entre le Nord et le Sud. Nous volons au secours matériel des nouveaux pauvres, mais nous ne prenons pas le temps d'étudier la redistribution des ressources. Et nous permettons à des critères d'économie et de rentabilité de prendre de plus en plus d'importance dans la vie de nos Églises sans les soumettre à la lumière de l'Écriture. Trop souvent nous nous conformons au monde présent au lieu de nous laisser transformer, au lieu de discerner la volonté de Dieu pour nous-mêmes et notre monde (Rm 12).

Le mouvement évangélique en France est entré depuis quelques années dans une période de croissance modérée. Dans un contexte de pluralisme culturel, certes, il est quand même écouté, là où il est implanté. L'engagement social, fort heureusement, a retrouvé sa place dans ses préoccupations, et nous nous trouvons désormais devant un triple défi : 1) approfondir notre connaissance de la cité, 2) incarner l'Évangile dans notre situation et 3) promouvoir les valeurs chrétiennes en vue de la transformation de la société.

Nous savons que l'ordre actuel n'est pas éternel, mais nous ne pouvons pas rester indifférents devant ses lacunes et ses injustices. Il y a des limites à notre action, mais il ne devrait pas y avoir d'oisiveté dans l'attente de notre Seigneur ! L'exemple des chrétiens de Thessalonique¹⁰ au premier siècle peut nous être utile : « servir le Dieu vivant et vrai... en attendant des cieux son Fils ».

(Mis en forme en octobre 2007 ; mis en ligne avec l'autorisation de l'auteur)

⁹ STOTT, *op. cit.*, vol. 1, p. 93.

¹⁰ Cité par STOTT, *op. cit.*, vol. 1, p. 77.